



W. Bouguereau.



I
tem
âme
trée
le c
plus
solé
T
voic
deux
cre.
que
cher
ici, i
voye
A
comm
nant
Pierr
la pa
ler, e
Tout
rifian
tout à
leur a



Les saintes Femmes

à l'aube de la Résurrection



U matin du dimanche, tandis qu'il était encore nuit, sur la route qui va de Béthanie à Jérusalem, marchait à pas pressés un groupe de femmes.

Déjà elles sont proches du tombeau et peuvent le contempler de loin... Quel trouble s'empare alors de leurs âmes !... L'énorme pierre du sépulcre gît à côté de l'entrée, ... elles s'approchent, ... plongent leur regard dans le caveau et constatent que le corps de Jésus n'y est plus. "Ils l'ont enlevé !" s'écrie Marie-Madeleine, désolée.

Toutes désolées elles demeurent près du tombeau, et voici que soudain elles voient apparaître près d'elles deux anges debout et un autre assis à droite du sépulcre. Un des anges leur dit : "N'ayez pas peur ! Je sais que vous cherchez Jésus, qui a été crucifié... Pourquoi cherchez-vous un vivant parmi les morts ? Il n'est plus ici, il est ressuscité, comme il l'avait prédit. Venez, voyez l'endroit où le Seigneur avait été placé."

A cette invitation les saintes femmes s'approchèrent, comme pour examiner le lieu indiqué. — "Et maintenant, ajouta l'ange, allez, portez aux disciples et à Pierre la nouvelle de sa résurrection. Elles obéissent à la parole de l'ange. Saisies, muettes, ne sachant où aller, elles descendent machinalement la pente du Calvaire. Tout d'abord elles n'osent parler à personne de cette terrifiante aventure. Mais leur obéissance sera récompensée tout à l'heure, car Jésus lui-même de ses lèvres glorifiées leur adressera une parole de joie et de paix.



ECI n'est point une histoire inventée à plaisir. C'est le véridique récit d'un fait qui date d'hier et que je vais raconter simplement, sûr d'avance qu'il intéressera.

Dans la grande ombre des piliers et parmi les hommes qui attendaient leur tour d'entrer chez le Père, il m'avait semblé reconnaître la physionomie expressive de Jacques X..., un habile ouvrier menuisier, mais libre-penseur et mécréant en diable.

Je crus d'abord à une ressemblance fortuite.

Mais à la sortie de l'église nous nous retrouvâmes tous deux en pleine lumière. Il me tendit sa main calleuse humectée d'eau bénite. Et je le vis faire pieusement le signe de la croix.

Alors il vint à moi et sans autre préambule :

— Cela vous étonne, dit-il.

— Mon Dieu...

— Avouez-le franchement. Eh bien ! oui. Jacques le mécréant, comme vous l'appellez, fera ses Pâques et sera tout heureux de les faire.

— ?...

— Oui, je comprends votre étonnement. Aussi bien je vais vous faire ma confession, comme je viens de la faire au Père, comme je l'avais déjà fait devant tous les camarades de l'atelier, qui n'avaient point envie de rire, allez !

Voilà. J'étais, comme vous le savez, possédé de la rage anticléricale. Pourquoi ? Est-ce qu'on le sait seulement ? Affaire d'entraînement, de pose, de sot orgueil, de montage de coup. Et aussi parce qu'il paraît plus comode de vivre comme un chien que comme un chrétien ; en quoi l'on se trompe grossièrement.

Lorsque nous eûmes notre premier enfant, on dut le baptiser en cachette. Je ne voulais pas de toutes ces simagrées. Sa mère lui fit donner le nom de Louis. Moi, je le fis inscrire à la mairie sous celui de Brutus.

Ah ! je me proposais d'en faire un lapin émancipé de toutes les vieilles superstitions, un homme de progrès, quoi ! comme je le disais alors, et comme ils le disent encore ceux qui n'ont pas d'enfants.

Ainsi Brutus attrapa ses cinq ans sans avoir fait, devant moi du moins, une prière. Mais sa mère lui apprenait en cachette à joindre les mains. Et quand je n'étais pas là, c'était pour moi qu'ils priaient tous les deux.

Bref, il y a un an, c'était pour le dimanche des Rameaux, l'enfant me dit : "Père, tu veux bien que j'en aie un... comme les autres ?"

— Un... quoi ?

— Mais, père, un rameau bénit... petite mère prétend que cela porte bonheur.

Alors, je m'emballai. Parbleu ! on voulait faire de la maison une sacristie. Du laurier, c'était bon pour relever les sauces. On en pouvait mettre dans la cuisine, en cas. Mais pas ailleurs et pas bénit surtout.

— Oh ! pour un petit brin, osa balbutier ma femme.

— Oui, je les connaissais ces petits brins ; et puis cela ne vient pas sans un bon Dieu quelconque, sans de l'eau bénite, sans tout ce que vendent ces exploiters de curés au peuple stupide. Alors quoi ! nous allons vivre

dans une jésuitière. Rien de rien. Pas ça. J'étais le maître après tout. Je prétendais que l'on m'obéit.

Quelques jours après, derrière le lit de l'enfant, j'aperçus au-dessus d'un bénitier en porcelaine blanche, dans lequel je n'aurais pu tremper deux doigts, une frêle branche de laurier passé dans les bras d'une croix en bois noir.

Alors je ne sais quelle fureur bestiale s'empara de moi. Je saisis dans ma grande main le laurier, le bénitier, et je brisai le tout sur le parquet.

Du christ et du bénitier, il ne restait plus que des miettes. La branche de laurier restait seule intacte. Je la foulai du pied.

Puis il me sembla entendre un sanglot.

Brutus était là, avec de grosses larmes dans les yeux, et un moment, gagné par sa grande douleur muette, j'eus envie de le prendre dans mes bras et de lui crier : "Ne pleure donc pas, bébé ! Je vais t'acheter un autre bon Dieu. Je vais aller te chercher de l'eau bénite à l'église. Ne pleure pas."

Mais, que voulez-vous ! l'heure n'était pas venue. Et je ne trouvai que ces mots : "Pas de momeries dans la maison. Je ne veux pas qu'on te farcisse l'esprit de toutes ces turpitudes. Je veux que tu sois un homme fort et libre."

Six mois après l'enfant tombait malade ; une de ces maladies, vous savez, qui vous tordent ces petits corps en une heure et qui ne lâchent jamais leur proie.

Ma femme parla d'aller mettre un cierge à la chapelle de saint Joseph.

Un cierge ! des bêtises encore, de l'exploitation, des superstitions !

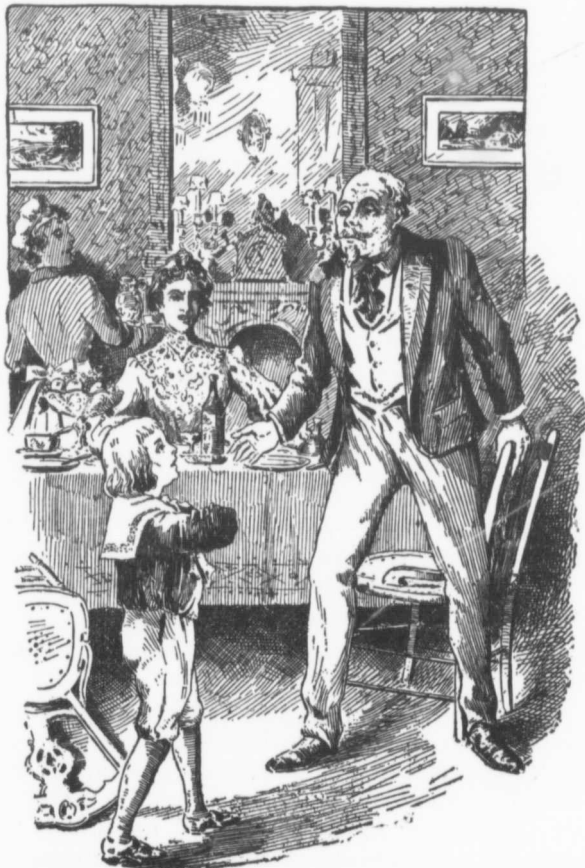
C'était la science qu'il fallait invoquer et non le bon Dieu et ses prétendus saints.

Le docteur vint. C'était un libre-penseur. D'un coup d'œil, il constata la gravité du mal et son impuissance à l'enrayer.

— Il n'y a plus qu'un miracle qui puisse le sauver, dit-il.

Un miracle ! C'était donc un farceur lui aussi, un cagot, un jésuite ! Aller à Buglose ou à Lourdes, peut-être, quand l'enfant râlait. Idiot !...

Une heure après, mon Brutus était mort. Et ce que je poussai des cris sacrilèges !



Cependant, les démarches à faire pour les obsèques m'appelaient au dehors. Vous savez, quand on n'est pas riche !

A ma rentrée, je vis près du lit blanc, sur lequel le cadavre de mon fils était étendu, plus blanc encore que

les draps qui le couvraient, des voisins en prière, et là, près du chevet, sur un guéridon, une assiette en faïence, pleine d'eau, dans laquelle trempait le laurier bénit.

Cette maudite branche de laurier, je la retrouverais donc toujours ! C'était elle qui avait tué mon enfant ! oui, parbleu, c'était elle !

Et, sans un mot, j'emportai le tout, que j'allai jeter dehors.

Le lendemain, on mit civilement le corps en terre. Et même il y eut des discours prononcés, que je n'entendis pas.

J'écoutais ce récit, plein d'une sorte d'épouvante.

Jacques s'essuya les yeux. Puis tristement : "Ai-je été assez misérable ? dit-il. Et Dieu voudra-t-il me pardonner ?"

J'achève d'un mot.

Cette année, pour le jour des Rameaux, j'allais tristement par les rues sans songer à rien, abîmé dans ma douleur.

Et des enfants couraient gaiement par les rues pleines de vie et de santé, avec de grandes branches de lauriers à la main. Pour les plus petits, on avait attaché à ces branches des friandises qu'ils croquaient en chemin sous les regards jaloux de la mère, du père ou de l'aïeul, qui, eux aussi, portaient des rameaux bénits.

Et alors, tout d'un coup, je revis mon enfant adoré, portant son brin de laurier en cachette.

Je revis cette scène odieuse : le laurier brisé, le christ foulé aux pieds devant ce petit être aimant et croyant ; puis cette couche où l'ange reposait, ayant toujours à côté de lui, comme une dernière protestation contre ma brutale impiété, le rameau bénit. Il me semble même entrevoir là-haut, dans le ciel bleu, l'image souriante du cher ange, portant en ses mains comme une palme d'or la tige foulée et flétrie.

Et ce fut vite fait, allez ! D'un bond, je me trouvais dans l'église, prosterné, me frappant la poitrine et demandant pardon au bon Dieu et... à mon petit Brutus.

Puis, je pris aussi un laurier bénit.

Et sans qu'un mot eut été prononcé au logis, ma femme comprit quelle immense révolution venait de s'opérer dans mon âme.

Et mettant sous mes yeux quelques feuilles jaunies, pieusement conservées :

"Tu le vois, j'avais gardé celui de Louis, avec l'espoir que cela nous porterait bonheur."

La confession était terminée.

Jacques ajouta pourtant :

"J'ai raconté cela aux camarades ; pas un n'a ri. Mais ils pouvaient bien rire, allez ! Je m'en moquais. J'ai demandé pardon au bon Dieu, j'ai demandé pardon aux hommes, et j'ai l'espoir d'aller là-haut demander pardon à cet enfant adoré dont je voulais faire un impie et dont la Providence a fait un ange.

Que ses décrets soient bénis ! "

Et le lendemain on voyait à la Table sainte, vêtu de la modeste tenue d'ouvrier de nos usines, Jacques X. qui venait de recevoir, pour la seconde fois de sa vie, le Dieu des miséricordes.

Congrès de Malte.

(Du 23 au 27 Avril)

Le Congrès durera quatre jours ; durant l'assemblée générale qui terminera chaque journée, on entendra quatre orateurs. Le samedi soir, 26 avril, sera réservé aux confessions. Le dimanche communion générale. La procession solennelle commencera à heures de l'après-midi.

Comme de coutume, les travaux du Congrès se feront en séance de section. Trois sections spéciales seront réservées aux jeunes gens, au clergé, aux dames.

Les assemblées générales se tiendront, dans le *play ground*, du collège de Saint-Louis, qui peut contenir 10,000 personnes.

Des pèlerinages sont annoncés d'Italie, d'Angleterre, de Belgique, d'Autriche, de France, de Tunisie et d'Algérie...

Le G. R. P. Louis Estèvenon

Supérieur général

de la Congrégation des Pères du Très Saint-Sacrement.

(1851-1912).

En plus du bel hommage, rendu aux vertus de notre regretté Supérieur Général, par S. G. Mgr Bruchési, nous tenons à donner à nos lecteurs, en ce mois anniversaire de sa naissance, une légère esquisse de sa vie, faisant surtout ressortir son absolu dévouement à la divine Eucharistie.

Louis Estèvenon était né le 15 mars 1851 à Saint-Sauveur de Peyres, en Lozère, d'une famille profondément chrétienne. Il entra dans la Congrégation du Très Saint Sacrement à dix-neuf ans. A vingt-quatre ans, il recevait le sacerdoce, le 19 mars 1875.

Aussitôt après son ordination, il fit preuve d'une grande aptitude pour le saint Ministère et s'y livra avec dévouement et succès. Quelques années plus tard, on lui confia l'enseignement de la philosophie aux étudiants de la Congrégation. Puis, une maison ayant été ouverte à Rome, les supérieurs l'y envoyèrent pour compléter ses études et prendre les grades. Il y demeura deux ans et conquist le doctorat en théologie et la licence en droit canon, se rendant ainsi capable des grandes charges qu'il devait exercer plus tard.

Bientôt, en effet, il fut nommé maître des novices, puis consultant général, et il prit une part importante aux affaires de la Congrégation. Comme confesseur et directeur, il acquit aussi à la chapelle de l'avenue Friedland une véritable réputation. Son assiduité au confessionnal, son dévouement pour le bien des âmes, sa bonté et sa prudence le rendirent cher aux fidèles qui se souviendront de lui longtemps.

Mais un plus vaste champ allait lui être ouvert et lui permettre de donner la mesure de sa capacité et de son zèle. Il fut désigné par le T. R. P. Tesnière comme supérieur de la première maison fondée en Amérique, et le 17 octobre 1890, il s'embarquait pour Montréal avec six autres religieux.



Le Très Rév. Père Louis Estèvenon

Supérieur Général de la Congrégation des Pères du Très Saint Sacrement,
Décédé à Rome, le 26 décembre 1912.

(La plus récente photographie du cher défunt.)



Il fallut passer par toutes les difficultés d'une installation, les petites choses des commencements. Le Père y voyait le triomphe du dévouement à la Personne adorable de Jésus-Christ. Il considérait comme un honneur de faire partie d'une nouvelle fondation ; et si quelque religieux se plaignait des fatigues inséparables des premiers temps, il le jugeait indigne de la grâce de concourir à élever un trône à Jésus-Hostie. La nouvelle maison fut visiblement bénie de Dieu. Un peuple aussi plein de foi que le peuple canadien comprit de suite la grâce de posséder un sanctuaire d'exposition perpétuelle. Peu à peu, l'œuvre grandit, la chapelle primitive et l'humble maison firent place à un grand couvent et à une vaste église qui, avec sa crypte, suffit à peine à l'affluence des fidèles.

Après cette première maison, il put ouvrir encore au Canada un Juvénot, une maison de campagne et le sanctuaire de la Réparation, qui attire chaque année des milliers de pèlerins.

Bientôt une autre invitation vint des Etats-Unis. Les écrits du P. Eymard et l'œuvre de l'Agrégation du Saint-Sacrement s'étaient répandus à New-York. On y désira aussi un trône d'adoration. La chose était difficile, car l'autorité ecclésiastique ne désirait pas recevoir de nouveaux ordres religieux. Mais le pieux archevêque, Mgr Corrigan, fit une exception pour les Pères du Très Saint Sacrement. Il fallut, il est vrai, une longue attente, d'interminables recherches. Enfin, l'archevêque trouva la solution en confiant aux Pères l'église de Saint-Jean-Baptiste, paroisse des Canadiens français. Le P. Estèvenon resta trois ans à New-York. La fondation étant alors suffisamment établie, il fut envoyé par le T. R. P. Audibert, alors supérieur Général, à Buenos-Ayres, où une généreuse bienfaitrice nous appelait depuis longtemps. Il y passa une année à préparer cette fondation.

Revenu en Europe, le R. P. Estèvenon fut nommé Supérieur Général, le 14 août 1905. Nous allons le voir dans ses nouvelles fonctions développer son zèle incessant, et ses trésors d'expérience. Le chapitre qui le nomma avait en même temps décidé le transfert de la maison généralice à Rome.

Un des premiers soins du nouveau général fut de rendre plus digne du culte de l'exposition la petite église de Saint-Claude, confiée par le Saint-Siège à la Congrégation. Le temple restauré lui causa une grande joie.

Combien il se réjouissait du grand mouvement eucharistique dont l'Église est le théâtre ! Le décret du 20 décembre 1905 sur la communion fréquente et quotidienne lui fut d'autant plus précieux qu'il avait été provoqué par une polémique soutenue par la Revue du Très Saint Sacrement et la terminait en sa faveur. Chacun des nouveaux actes du Pape pour développer la dévotion au Saint Sacrement répondait pleinement à tous ses désirs. Certains même prétendaient qu'il était non seulement l'instigateur mais l'auteur même de ces décrets. "C'est de me faire bien de l'honneur que de me croire tant de puissance," disait-il alors avec le bon et franc rire que nous lui connaissions.

Où il eut une part réelle, ce fut dans le décret d'introduction de la Cause du Père Eymard, l'une des plus grandes joies de son généralat.

Sous son généralat la congrégation s'accrut en nombre et ses œuvres se développèrent. "Il y a de la vie," disait-il avec joie, en voyant les trônes d'exposition si entourés, le ministère eucharistique si fécond. Le Très Rév. Père eut aussi la joie d'élever deux nouveaux trônes d'exposition à Santiago de Chili et à Brünn en Autriche. Toutes ces maisons lui tenaient fort au cœur et il s'y rendait souvent.

Voilà ce que peut faire l'amour. L'amour de Jésus-Hostie fut le ressort et fit la fécondité de sa vie. L'amour de Jésus-Hostie a informé sa vie ; il lui en a communiqué les vertus. Jésus-Hostie est l'humilité même. A son image le P. Estèvenon s'était fait humble, non pas seulement d'une humilité d'esprit théorique, mais d'une humilité de cœur, de volonté, tellement passée dans la pratique qu'on en voyait à chaque instant la manifestation. Que de souvenirs de son humilité il nous a laissés ! Il semblait honteux qu'on lui rendit les marques de respect dues à un supérieur. Presque jamais il ne voulait donner sa bénédiction. Si on se levait à son

entrée au réfectoire, il faisait des signes désespérés pour obliger la communauté à s'asseoir. Quand il entra à l'adoration, il ne pouvait souffrir qu'on lui cédât le prie-Dieu, et faisait un geste tellement impératif qu'il fallait se résigner à garder la bonne place tandis qu'il s'agenouillait à terre. S'il arrivait pour dire la messe en dehors de son heure habituelle, le prêtre marqué pour ce moment ne pouvait lui faire accepter sa place, et il attendait patiemment qu'un autel fut libre.

Que dirons-nous de sa piété envers la très sainte Vierge ? Tout rempli de l'esprit du Vén. P. Eymard et de la dévotion eucharistique, pour lui le culte de la très sainte Vierge consistait à honorer ses rapports avec Jésus-Hostie sous le titre de Notre-Dame du Très Saint Sacrement. La légitimité de ce titre déjà établie victorieusement par le T. R. P. Tesnière avait besoin d'être sactionnée par l'Eglise. Beaucoup d'évêques, à la sollicitation du T. R. P. Estèvenon, l'enrichirent d'indulgences. Puis il s'adressa au Pape lui-même qui daigna écrire de sa propre main : " Nous accordons trois cents jours d'indulgences à tous ceux qui réciteront devant le Très Saint Sacrement exposé, l'oraison jaculatoire : Notre-Dame du Très Saint Sacrement, priez pour nous. "

Le Père n'avait que soixante et un ans et son tempérament était robuste. Mais miné depuis bien des années par la diabète, il sentait ses forces décliner et parlait de sa fin prochaine. Il fut simple dans la mort comme il l'avait été toute sa vie. D'ardentes prières montaient vers le ciel pour sa guérison ; mais lui-même ne la demandait pas ; il ne désirait que la volonté de Dieu, qui, disait-il, avait été la force de sa vie. Le Saint-Père informé lui envoya sa bénédiction et la permission d'avoir la sainte messe près de sa chambre. On la lui dit deux fois ; les autres jours il communia. Il reçut en pleine connaissance le saint Viatique et l'Extrême-Onction, répondant lui-même aux prières. Il bénit la communauté, et lui recommanda de beaucoup aimer Notre-Dame du Très Saint-Sacrement. Puis il entra en agonie, et s'endormit dans le Seigneur au matin du 26 décembre, fête de saint Etienne. Aussitôt son visage contracté par la souffrance

reprit une beauté, une expression de paix toute céleste, jusqu'au moment trop tôt venu où il fut dérobé à nos regards. On éprouvait auprès de sa couche un sentiment de consolation, succédant aux tristesses et aux angoisses des jours précédents. On sentait qu'il avait conquis une récompense magnifique, et l'on était plus tenté de lui demander des grâces que de prier pour son soulagement.

Maintenant son corps repose au *Campo Verano*, l'antique cimetière romain, près des reliques de saint Laurent et de saint Étienne, parmi les tombes de tant de saints, de tant de générations d'enfants de l'Église, et près de Pie IX, le Pontife qui bénit et approuva la Congrégation du Très Saint Sacrement. Et du ciel, nous l'espérons, il continue avec le Vénérable P. Eymard à aimer et à protéger ses enfants.



UNE COMMUNIANTE HEROIQUE




UNE jeune personne venait de se confesser dans une église de New-York et demandait au prêtre de lui donner aussitôt la sainte communion. Il était *trois heures de l'après-midi* !

— Vous êtes donc encore à jeun ? interrogea le confesseur.

— Oui, mon Père ; je suis une pauvre femme de chambre ; mes maîtres sont protestants, ils habitent à plusieurs milles d'ici et ne me laissent pas aller, le dimanche, à l'église. J'ai obtenu la permission de venir en ville, j'ai marché toute la nuit et j'ai attendu jusqu'à cette heure pour pouvoir me confesser. Mais je dois bientôt repartir ; je voudrais communier de suite, sinon je ne pourrais gagner l'indulgence.




ACTIONS DE GRACES
 AU
VENERABLE PERE EYMARD

En rapportant les guérisons suivantes, attribuées par ceux qui les ont obtenues à l'intercession du Vénéralle P. Eymard, nous n'entendons nullement prévenir le jugement de la sainte Eglise, ni nous prononcer sur le caractère surnaturel de ces faits.

Ste-Rose : " Mon petit garçon souffrait d'une maladie de poumons depuis près de six mois. Je le recommandai au Vén. Père et fit une neuvaine. Il est maintenant parfaitement guéri. Il y a plus de six mois de cela, et il jouit d'une bonne santé et ne tousse plus du tout. Mille remerciements au Vén. Père Eymard." Mde E. C.

St-Edouard : " Au mois de mai, ma petite fille de onze ans souffrait de rhumatismes à un genou ; elle ne pouvait pas le remuer. Elle passait les nuits à crier. Le médecin ne lui fit aucun bien. J'ai pensé aux images du Vén. Père Eymard que vous m'aviez envoyées. Je lui en appliquai une. Elle s'est endormie et deux heures après elle s'est réveillée guérie. Toute enflure était disparue, et elle s'est mise à marcher. " Uue abonnée.

Montréal : Actions de grâces au Vén. P. Eymard pour la guérison d'un mal que j'avais à un doigt, et qui ne me laissait pas un moment de repos. Ayant eu la bonne fortune d'avoir une image du Vén. Père je l'appliquai et dès le lendemain le mal me quitta pour ne plus revenir. Hommage à ce bon Père. Mde G.

Barton, Vt. : Cong. des S. S. de l'Assomption de la Ste-Vierge.

Le petit garçon de M. Julien Langevin s'est fait écraser la main par une machine ; il perdit trois doigts sur le champ. La fracture était si terrible que le médecin jugeait l'amputation de la main obligatoire. Devant cette proposition, la mère promit de s'abonner au Messager avec promesse de publier le fait si l'enfant conservait sa main. La guérison a été obtenue.

Religieusement vôtre, Sr St-Benjamin, Sup.



SUJET D'ADORATION



La Passion et l'Eucharistie



I. — ADORATION

Nous savons, ô Jésus, que la loi de l'amour, de tout amour, au ciel et sur la terre, c'est le sacrifice, l'immolation. Vous avez dit "que nul ne saurait donner une plus grande preuve d'amour à ses amis, que de donner sa vie pour eux."

Voilà le terme, la plénitude de l'amour, souffrir, mourir pour ceux qu'on aime. L'amour humain va jusque là, mais ne va pas plus loin. Mais vous, ô mon Dieu, pouvez-vous aimer ainsi? Cette loi de l'amour vous sera-t-elle jamais applicable?

Oui, votre amour pour l'homme est tel, que vous avez résolu d'aller jusqu'à cette limite extrême du dévouement; vous n'avez pas voulu pour vous d'exception à la loi d'amour; vous avez voulu la subir toute entière, et aimer jusqu'à la dernière extrémité que peut atteindre l'amour.

Mais qui le croirait, ô Jésus? Votre Cœur, après vous avoir conduit aux derniers excès, n'est point encore satis-

fait: votre Passion et votre Mort ne suffisent pas à votre tendresse, et vous avez trouvé le secret admirable de les rendre permanentes au-delà de votre vie temporelle! Devenu impassible par la Résurrection, vous avez trouvé le secret de souffrir encore; ressuscité, le secret d'être encore au calvaire; et même vivant dans la gloire, de mourir toujours comme sur la croix! Oh! que dire de cet amour, sinon qu'il a atteint les limites de l'infini, de ce dévouement, sinon qu'il est sans bornes comme son amour?

Qui n'éprouverait le besoin de s'anéantir dans la contemplation de cet ineffable Mystère? Adorons le Divin Cœur de Jésus, qui, dans l'excès de son amour, a daigné nous laisser le souvenir vivant de sa Passion, pour nous redire sans cesse: "Voyez si je vous aime!"

II. ACTION DE GRACES

Aimons à nous rendre compte de cet amour infini de Notre-Seigneur.

1. La Passion du Sauveur a été l'heure de ses profonds abaissements, de ses grandes humiliations.

Rappelons-nous la multitude des injures qu'Il a reçues, des mépris qu'Il a endurés, des insultes dont Il a été l'objet, des outrages de tout genre qu'Il a soufferts. Vous avez souffert ainsi, ô Jésus, parce que vous *l'avez voulu*, et par le seul effet de votre immense amour!

2. Et voilà que votre *Sacrement de l'Eucharistie* nous remet en mémoire les anéantissements de votre Passion et de votre mort, en perpétue le souvenir et les reproduit sous nos yeux. Mais que dis-je? les abaissements du Calvaire, si grands soient-ils sont dépassés en mesure et en étendue par ceux de l'Eucharistie!

Sur la croix, dit S. Thomas, était cachée la Divinité, mais quoique abaissée et humiliée l'Humanité restait...

A l'autel, l'amour fait tout disparaître: l'anéantissement est entier, et le sacrement couvre d'autant de voiles l'humanité que la Divinité.

O profondeur de l'abaissement voulu par l'amour! Que voyons-nous à l'autel du Fils de Dieu, comme du Fils de l'homme? Que reste-t-il de la nature divine comme de la nature humaine? Rien... absolument qu'une simple apparence, celle du pain de l'Hostie, et cette apparence est encore tellement obscure, que nous ne distinguons pas le pain consacré du pain qui ne l'est pas.

Jésus s'est tellement anéanti sur nos autels, que ses abaissements deviennent un scandale à ceux qui ne croient pas. L'impiété fait de ce Sacrement l'objet de ses blasphèmes et le monde léger et vain le traite avec dédain et indifférence.

Si Jésus se montrait dans l'éclat de sa grandeur et de sa puissance, nous serions remplis de terreur. Il se fait petit par amour, Il se voile, et nous le traitons avec une familiarité inconvenante, et ceux-là même qui sont assidus à sa Table sainte, ne lui épargnent pas les irrévérences !

Amour, amour ! vous n'êtes pas aimé ! Pour nous, ô Jésus, qui avons foi en votre présence sous ces voiles, et qui croyons à l'excès de votre amour, nous ne savons que vous bénir et vous remercier, et avec saint Bernard, nous vous disons que vous nous êtes d'autant plus cher, que par amour pour nous vous vous abaissez davantage !

III. — REPARATION

En instituant l'Eucharistie, Jésus disait : "*Ceci est mon Corps, qui sera livré pour vous.*" Et en effet, la Cène était à peine terminée, que Jésus se livrait à Judas, aux soldats, aux princes des prêtres, à Pilate, à Hérode, aux bourreaux, aux coups, aux crachats, à la flagellation, au couronnement d'épines, au crucifiement, à la mort.

Le Sacrement de l'Eucharistie garde le souvenir de la Passion du Sauveur, et il reproduit, aux yeux de notre foi et de notre amour, ces dernières heures de sa vie où son corps fut livré.

Dans sa Passion, Jésus, livré à ses ennemis, se laissait faire comme un agneau.

A l'autel, Il est plus faible encore que l'agneau : Il y est tout-à-fait sans défense, et l'Agneau de Dieu n'a pas même un gémissement pour se plaindre.

Sur la Croix, Il peut encore, dans la soif qui le tourmentait, refuser de boire mêlés ensemble le fiel et le vinaigre.

A l'autel, Il boit tous les outrages, toutes les insolences, toutes les amertumes. Mesurez, si vous le pouvez, l'abîme dans lequel son amour ainsi désarmé le fait descendre.

Sans doute, par la communion, le Cœur de Jésus se livre à l'âme fidèle, et se donne avec bonheur à ceux qui apportent à sa table la robe de l'innocence et les larmes du repentir. — Assurément, dans sa vie Eucharistique, Jésus trouve avec joie près de son Tabernacle des disciples dévoués et un bon nombre d'amis sur lesquels ses regards se reposent avec amour, et qui consolent sa tendresse. — Mais qu'elle est nombreuse la foule indifférente et dédaigneuse qui passe devant ses sanctuaires sans l'aimer, sans le bénir, presque sans le connaître ? J'entends dans les bruits du siècle des voix pleines d'insultes et de blasphèmes !...

Dans la Passion, il y eut un Judas... combien y en a-t-il qui le trahissent en son Sacrement ? Qui dira la multitude

des sacrilèges? O mon Dieu, ayez pitié de nous! Oui, c'est vrai, tristement et épouvantablement vrai, c'est votre *Corps qui est livré!*

Alors que, par la communion, notre âme est devenue l'autel vivant de Jésus, et que ce divin Rédempteur a porté en nous son sacrifice, ses adorations, ses prières, son amour et sa vie, soyons à son Cœur sacré, si bon, si généreux, une réparation constante non pas seulement dans les courts instants de l'action de grâces, mais tout le long du jour et habituellement dans notre vie, gardant notre âme tournée vers son autel, afin que tout ce que nous faisons porte le souvenir du Don Eucharistique que nous avons reçu et le signe de notre union avec le Dieu du Tabernacle.

IV.—SUPPLICATION

La Passion de Jésus s'est achevé par la mort. *L'Eucharistie* garde aussi ce signe, et sa mort est dans son sacrement. Comme sur la croix son corps resta seul et tout son sang fut répandu, son corps et son sang sont séparés dans le sacrifice. O mort, qui assure aux morts leur résurrection, vous êtes voilée dans l'Hostie! O Sacrement mystérieux dans lequel l'amour a mis ensemble et la mort et la vie!

O Pain vivant donné dans la mort! quand je vous contemple, ô mon Dieu, dans votre tabernacle, je comprends que votre état me convie à mourir. Vous voulez, ô Maître, que l'amour fasse en nous ce même travail de mort qu'il a fait en vous, qu'il détruise le péché dans nos corps et nos âmes, comme il l'a détruit en vous sur la croix, et que nous mourions à notre nature terrestre, à son orgueil, à sa sensualité, à tous ses penchants désordonnés. O Jésus, mort sur la Croix et mort sur l'Autel, vous exigez de ceux qui viennent à votre table qu'ils soient morts à tout péché mortel. Et si, conduits par un plus généreux amour, ils apportent au Saint Banquet un cœur mort au péché véniel et à toute affection déréglée, alors votre Cœur Divin s'incline vers eux avec une plus profonde tendresse; et il leur verse sa vie d'autant plus abondante, qu'ils sont eux-mêmes plus vides par la mort. O mon Sauveur, plus ils sont morts, plus vous les remplissez de votre vie nouvelle: vous n'êtes mort que pour revivre. O Jésus! que je meure avec vous, et qu'avec vous je vive à jamais!





La Communion Fréquente

Nous communierons souvent !

Il faut communier souvent :

1. Nous en avons besoin : c'est notre nourriture. Et notre âme a aussi besoin de se nourrir que notre corps.
2. C'est le désir ardent du Cœur de Jésus. Il a manifesté ce désir et durant sa vie mortelle et encore dans sa vie sacramentelle.
3. C'est le désir de Notre Mère la Sainte Eglise. Elle sait, cette bonne Mère, ce qui est nécessaire pour ses enfants, et voici que dans les temps difficiles où nous nous trouvons, Elle nous invite, avec plus d'instances que jamais, à la Communion fréquente et quotidienne. On dirait que le Souverain Pontife veut nous préparer à la persécution !

Mais quand donc nous faudra-t-il communier ?

I. — A Pâques.

1. C'est de *précepte* : Ton Créateur, tu recevras, au moins à Pâques humblement. — Précepte grave, obligeant sous peine de péché mortel.
2. Nous n'y manquerons jamais. L'on n'est plus chrétien quand on néglige de faire la communion pascale. — A l'occasion, nous ferons les apôtres de la communion pascale, au moins par nos prières et nos sacrifices, et nous tâcherons de diminuer, chaque année, le nombre de ceux qui, même à cette occasion, refusent d'obéir au Commandement de l'Eglise.
3. Ordinairement cette communion annuelle ne suffit pas pour maintenir les âmes en état de grâce. L'Eglise, en usant du Commandement, se propose de stimuler les âmes paresseuses, de les mettre en demeure de profiter d'un bienfait, de nous rappeler à tous que le Sauveur nous a ordonné de manger sa chair, de nous faire comprendre que la Communion est une nécessité chrétienne, d'établir enfin un *minimum* de réfection spirituelle dont on ne

peut se passer sans compromettre gravement son salut. Mais elle n'entend pas déclarer que cette communion annuelle suffit dans tous les cas, pour éviter le péché mortel. Que certaines âmes puissent se soutenir, pendant une année, par la vertu d'une communion faite à Pâques, je l'accorde. Si elles n'arrivent pas à une haute perfection, elles se maintiendront dans la ligne du devoir. — Mais ces âmes sont protégées par un milieu honnête, un tempérament tranquille, un régime sobre jusqu'à l'austérité, un rude labeur de chaque jour où se dépense l'exubérance de la chair. Mais avouons que ce cas est bien rare! Avouons que ce cas n'est pas le nôtre, et que, si nous ne communions qu'une fois l'an, notre communion est suivie de bien près de nouvelles chutes et que nous nous traînons ensuite pendant de longs mois dans le péché mortel. Avouons que, pour rester en état de grâce, nous avons besoin de communier plus souvent.

II. — Aux grandes fêtes.

1. *De Notre Seigneur*: Noël! Pâques! Ascension! Fête-Dieu!

a) Ce sont de si belles fêtes: l'Enfant Jésus! *L'Alleluia!* *Le Vado parare vobis locum!* *Le Lauda Sion* et le *Pange lingua!*

b) On est heureux, ces jours-là, d'être chrétiens. La joie est répandue sur tous les visages. Les impies envient notre bonheur.

c) Il semble qu'il manque quelque chose à la fête et à notre joie, si l'on ne fait pas, au matin de ces solennités, une fervente communion!

d) Aussi, prenez la bonne habitude de venir, à chacune de ces fêtes, à la Table Sainte où vous convie Notre Seigneur.

2. *De la Très Sainte Vierge*: L'Immaculée Conception de Marie, son Assomption triomphante dans le Ciel, le Carmel, le Saint Rosaire, les dimanches du mois de mai.

a) Marie, c'est notre Mère. Tout chrétien l'aime et est heureux de chanter ses louanges.

b) La meilleure manière d'honorer Marie, c'est de communier en son honneur.

c) Aussi ne laissons point passer ces fêtes de Marie sans lui offrir, comme bouquet, une très fervente communion.

3. *De la Toussaint, des Morts*, avec la pensée du Ciel, — le glas funèbre, — la procession au cimetière, — le souvenir des trépassés. Oh! oui, nous prions pour eux! Mais n'oublions pas que nous ne saurions rien faire de mieux pour leur soulagement que d'assister à la Messe et d'y faire la Très Sainte Communion.

4. *Du Très Saint Sacrement, du Sacré-Cœur, de la Fête-Dieu, du Jeudi-Saint*. Jours de triomphe pour l'Eucharistie; faisons-la triompher dans nos cœurs par une bonne communion; — Jésus est heureux des hommages qu'on lui rend durant ces jours: Il sera plus heureux encore, en nous voyant à la Table Sainte.

III. — Aux anniversaires.

1. *De notre vie*: Baptême, Première Communion, Confirmation, Mariage. Jours heureux, s'il en fut! Chaque année, quand en

revient l'anniversaire, communions pour remercier encore le Bon Dieu!

2. *De la mort de nos parents.* Quand reviennent ces douloureux anniversaires, on assiste encore à la Sainte Messe, on la fait même célébrer pour les chers disparus. Allons plus loin, et à la Messe joignons la Sainte Communion. De même, à la mort d'un parent, que, le dimanche suivant, tous les membres de la famille se trouvent ensemble à la Sainte Table: c'est un secours si puissant pour le défunt, c'est un si bel exemple pour la paroisse! Les familles bien chrétiennes offrent ce spectacle, chaque fois que la mort y a fait son apparition.

IV. — Aux fêtes de famille.

Fêtes des parents, — des époux, — des enfants!

Elles sont destinées à resserrer les liens d'affection; elles font un bien énorme.

L'on en profite pour offrir un bouquet: ajoutons-y une Communion.

Quel beau spectacle si, à ces jours, toute la famille se trouvait à la Sainte Table! Que de bénédictions cette Communion n'attirerait-elle pas sur tous! Comme les liens seraient resserrés plus que par n'importe quoi!

V. — Chaque mois.

1. *Le Premier Vendredi.* Le Sacré-Cœur a demandé cette Communion du Premier Vendredi du mois en réparation des outrages qui lui sont faits dans le Très Saint Sacrement. — Pour y attirer les fidèles, il a fait, dans son excessive miséricorde, ce que nous appelons la grande promesse. Dans l'excès de ma miséricorde, je te promets, a-t-il dit à la Bienheureuse Marguerite-Marie, que tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois de suite ne mourront point dans ma disgrâce, ni sans recevoir les Sacrements: mon Cœur se fera leur refuge assuré à ce moment suprême. — Notre salut éternel est une chose si grave et si importante que nous devrions l'assurer par tous les moyens dont nous pouvons disposer; voilà que le Sacré-Cœur nous offre un moyen bien salutaire: la Communion du Premier Vendredi du mois. Aussi des milliers et des milliers de fidèles ont voulu faire la Neuvaine des Premiers Vendredis et continuent à communier le premier vendredi de chaque mois. Ne voudrez-vous pas les imiter?

2. *Un dimanche fixe.* Dans bien des paroisses, il y a une dévotion particulièrement chère aux fidèles qui veulent lui consacrer un dimanche chaque mois. Ce sera le premier dimanche, en l'honneur de Notre-Dame du Saint Rosaire; ce sera le troisième dimanche, en l'honneur de Notre-Dame du Mont-Carmel. A cette occasion, les offices sont plus solennels, et les communions devraient être plus nombreuses. Répondez donc à l'appel qui vous est adressé, ainsi, chaque mois.

VI. — Chaque semaine.

1. C'est le désir de Notre Mère la Sainte Eglise. Le Concile de Trente souhaite que les fidèles communient chaque fois qu'ils assistent au Divin Sacrifice de la Messe. Or, ils doivent y assister chaque dimanche et jour de fête.

2. Le dimanche, c'est le jour.

a) Du sacrifice: l'assistance à la Messe est obligatoire. Or il n'y a pas de messe complète sans la communion: celle-ci est obligatoire pour le prêtre, fortement conseillée pour les fidèles.

b) Du repos. Y a-t-il un repos, sans un bon repas? Aussi le B. Curé d'Ars invitait-il sans cesse ses paroissiens au *Bon Repas du Dimanche*, à la Sainte Communion.

3. La Messe dominicale appelle donc la Communion dominicale! Et cela, non pour une élite, mais pour tous les chrétiens.

VII. — Plusieurs fois, la semaine, et même chaque jour.

1. Si vous aimez beaucoup Notre Seigneur, si vous avez souci de conserver et d'augmenter en vous la vie de la grâce, si vous voulez avancer en perfection, si vous voulez vous préparer une belle place au Ciel et rendre très parfait le bonheur que vous y goûterez, — vous voudrez communier aussi souvent que la chose vous sera possible.

2. Vous voudrez communier pour plaire à Notre-Seigneur, — pour éviter le péché, pour dominer vos passions et résister à vos tentations... Vous n'oublierez pas d'ailleurs que, même pour la communion quotidienne, la Sainte Eglise ne demande que l'état de grâce et l'intention droite et pieuse.

Conclusion. — Communiez donc: TOUT EST LÀ!

La Communion, c'est la pureté. La chaste chair de Jésus est le plus puissant antidote de la passion mauvaise. "Le désir insatiable des plaisirs, dit Léon XIII, brûle aujourd'hui tous les hommes, en proie dès les premiers jours de leur jeunesse, à une sorte de contagion malade. Mais la divine Eucharistie nous apporte pour ce mal affreux un excellent remède."

La Communion, c'est la persévérance. "Croyez bien qu'en dehors de la Communion, il n'y a que des alternatives de courage et de faiblesse, mais que la vraie force, la force indomptable est le partage des chrétiens en qui Jésus-Christ est en permanence."

La Communion, c'est le Ciel. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle! Puisseons-nous tous en faire l'heureuse expérience!

J. LINTELO, S. J.

Le Samedi-Saint



Pieuses coutumes en divers pays

LA Semaine-Sainte est assurément l'époque de l'année religieuse qui laisse dans l'âme chrétienne l'impression la plus profonde. On l'appelle aussi la grande semaine ; *“ C'est, dit saint Jean Chrysostome, à cause des grandes choses que Jésus-Christ y a faites. Il a fait cesser la longue tyrannie du démon, il a détruit la mort, effacé le péché, aboli la malédiction ; il a ouvert le paradis et l'entrée du ciel, réuni les hommes aux anges ; c'est pour cela que les fidèles redoublent leur attention ; les uns augmentent leurs jeûnes ; les autres prolongent leurs veilles, multiplient leurs aumônes, s'occupent de bonnes œuvres et de pratiques de piété pour témoigner à Dieu leur reconnaissance du grand bienfait qu'il a daigné accorder. ”*

La Semaine-Sainte donne lieu à de grandioses cérémonies. C'est le jour du Samedi-Saint que l'Eglise bénit le feu, l'encens, le cierge pascal et l'eau baptismale.

La bénédiction du feu, qui se retrouve en ce jour dans toutes les églises, renferme un sens profond, ce n'est pas sans raison que l'on tire le feu sacré d'un caillou. Jésus-Christ, en effet, dans l'Écriture sainte, est appelé *la lumière du monde* et *la pierre angulaire*. L'étincelle qu'on fait jaillir du caillou offre l'image du Sauveur, qui, lors de sa résurrection, s'élança hors de son sépulcre à travers l'énorme pierre roulée à l'entrée. C'est avec elle qu'on rallume les lampes de l'église et tous les cierges de l'autel. Autrefois les fidèles, avant de se rendre à l'office éteignaient aussi le feu de leurs maisons et ne le rallumaient que par la communication du nouveau feu, figure de la résurrection qui a tout renouvelé dans le monde.

En Italie : C'est à cette époque qu'a lieu chaque année à Florence une des plus belles fêtes allégoriques dont le peuple florentin est si avide. C'est la fête des *Pozzi*, ou mieux du *Feu sacré*. Dès le matin, un prêtre, paré de ses habits sacerdotaux, se rend à l'église des Saints-Apôtres où sont pieusement conservées trois pierres provenant, dit-on, du tombeau du Christ, et qui auraient été apportées à Florence par Pozzo dei Pozzi, dont la famille existe encore et est très fière de son ancêtre. A l'aide d'un briquet, il tire de ces pierres trois étincelles au moyen desquelles il allume un bout de bougie. On le porte processionnellement à l'église métropolitaine de la Santa Maria del Fiore et sa flamme sert à allumer les charbons qui doivent constituer le feu sacré. Lorsque celui-ci est dans toute son ardeur, quatre magnifiques bœufs blancs, les cornes enrubannées et chargées de fleurs, conduisent devant l'église une remarquable pyramide, montée sur un char antique construit au XVI^e siècle d'après les dessins de maître Daniel de Voltere. Sur ce char sont représentés tous les exploits de Pozzo dei Pozzi ; au sommet est placé l'appareil d'un feu d'artifice. Une fine cordelette portant une colombe en fer-blanc, emplie d'une matière inflammable, relie une des pièces d'artifice avec l'intérieur de l'église, et, au moment où le prêtre qui célèbre la grand'messe entonne le *Gloria in excelsis*, un comparse met le feu à la colombe, qui glissant sur la corde, va allumer les milliers de fusées que porte le char. C'est alors un transport d'allégresse chez tous les assistants ; puis les pétards se taisent, les cris cessent, et la foule attend, dans un silence haletant, le bouquet du feu d'artifice. Soudain, une bombe éclate. La charpente de la pyramide où sont toujours attelés les bœufs impassibles se transforme en un foyer lumineux alimenté par une infinité de bougies multicolores formant dans leur ensemble un trophée en l'honneur des *Pozzo dei Pozzi*. Et la foule florentine délirante éclate en *evviva* prolongés et bruyants...

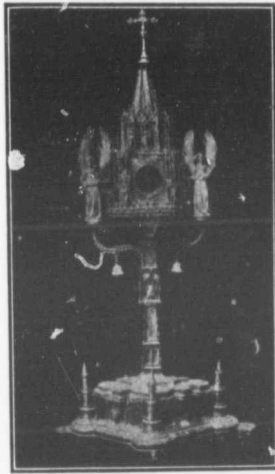
En Espagne : La jolie petite ville de *Sorca* en Espagne, offre, elle aussi, à ses visiteurs, pendant la Semaine-Sainte, une fête des plus originales et des plus typiques,

au cours de laquelle elle donne la représentation de plusieurs scènes des premières époques du christianisme.



— Jésus servi par les anges au désert. —

Deux Confréries, composées des habitants les plus fortunés, s'unissent chaque année pour former une procession, dans laquelle figurent les principaux personnages de la Bible. Chaque particulier s'efforce d'y paraître



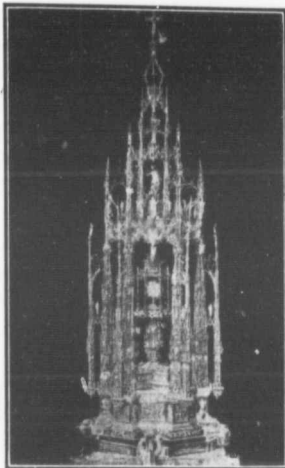
Ostensoir du 15me siècle de la province de Teruel en Espagne.

avec le plus beau costume que sa situation de fortune lui permet de s'offrir, et c'est un véritable assaut de luxe entre les plus riches *caballeros* ou *mercades* de l'antique cité des Maures... Mais aussi quel résultat !... Quel coup d'œil !... Les anciens peuples de l'extrême-Orient, les Indiens, les Perses, les Egyptiens, les Babyloniens, les Mèdes, les Assyriens, semblent être sortis des sépulcres où ils dorment depuis des siècles pour défilier devant les yeux éblouis des spectateurs... Ils sont tous là : Salomon et sa somptueuse cour ; Héliodore, frappé de verges et chassé du Temple par l'ange exterminateur ; la pudique fille de Pharaon, sauvant Moïse du Nil, et Déborah, à cheval, suivie de son armée ; Lucifer, précipité du haut du ciel par une légion d'anges, et toutes les figures symboliques de l'Apocalypse... Les riches costumes, les velours, les soies, les brocarts brillent et chatoient sous les rayons du soleil de Grenade... Et, dans ce rêve de *Mille et une nuits*, l'on se croirait transporté au 1^{er} siècle de notre ère en Palestine.

A Tolède, également, il y a, durant la Semaine-Sainte, de magnifiques reconstitutions du passé. Mais ce sont des personnages de bois que l'on promène par la ville et qui, sous les vêtements brodés d'or, n'ont aucune vie, aucune expression. Seuls, autour du groupe principal, quelques citoyens couverts d'armures historiques accompagnent le cortège. Le jour du Vendredi-Saint — et ce jour-là seulement, — on sort de l'église un vieux crucifix historique, *el crucifigo dei rogardoros* (le crucifix de ceux qui prient). Ce crucifix est de grandeur naturelle, attaché à une lourde croix, le corps peint en vert sale, la face presque entièrement cachée sous une barbe en brouis-

saille et une longue perruque flottante. Autour de ses reins est attachée une courte jupe de soie blanche frangée d'or. La croix sur laquelle il est cloué est fixée sur une plateforme, que portent huit grands pénitents, revêtus chacun d'un froc gris et la tête couverte d'une cagoule.

Les rôles d'acteurs dans ces cortèges sont, on le conçoit, fort recherchés. Cependant, dans bien des villes, les citoyens tâchent d'en tirer un profit pécuniaire. C'est pour cela qu'à Malaga la ville les met en adjudication, et il est rare, dit-on, qu'un concurrent consente à prendre le rôle du Christ à moins de deux mille réaux (cent dollars). Il est vrai que le pauvre homme est flagellé sur tout le parcours avec de véritables verges et par des hommes vigoureux qui ne l'épargnent pas.



Ostensoir remontant au 16^{me} siècle, et d'une hauteur de 15 pieds. On s'en sert à Tlède dans les processions solennelles du T. S. Sacrement

En Autriche. Une procession se déroule dans chaque paroisse de l'Autriche, le soir du Samedi-Saint, pour fêter la résurrection de Notre-Seigneur. Voici quelques détails sur cette cérémonie.

Le Jeudi-Saint, le célébrant consacre trois Hosties au lieu de deux; après la messe il porte les deux Hosties qui lui restent sur un autel de côté, comme le prescrit le rituel romain; après la messe des Présanctifiés du Vendredi, il met la troisième Hostie dans un ostensor, recouvre cet ostensor d'un voile blanc, fin et transparent, et porte solennellement cette Hostie dans une chapelle détournée où a été préparé un magnifique tombeau. Elle y reste exposée à la vénération des nombreux fidèles, qui envahissent les églises jusqu'au samedi soir et c'est alors, qu'a lieu l'une des cérémonies les plus

chères aux Viennois, car pour tout au monde on ne veut pas manquer la cérémonie de la résurrection. Le célébrant se rend au tombeau à la tombée de la nuit, avec les plus beaux ornements et un clergé aussi nombreux que possible. Prenant en main l'ostensoir, après avoir retiré le voile qui le couvrait, il se tourne vers les fidèles, chante trois fois *Alleluia* ; comme à l'office du matin, le chœur répond, puis le prêtre entonne un chant allemand bien connu que le peuple continue avec enthousiasme, et la procession se déroule autour de l'église ou dans les rues adjacentes toutes pavoisées comme le jour de la Fête-Dieu et illuminées à cause de l'heure tardive. C'est vraiment la joie pascale si chère au cœur de tout chrétien. Ces cérémonies se font à la cour comme ailleurs, et le tombeau de la chapelle impériale mérite d'être visité. A cette solennité du Samedi-Saint, Sa Majesté l'empereur et sa suite marchent derrière le dais comme le jour de la Fête Dieu.

Deux miracles de Saint Joseph



DANS un hôpital, tous les soirs du mois de mars, les pauvres et les malades suffisamment valides pour se rendre à la chapelle, s'unissaient aux religieuses et aux fidèles du voisinage pour honorer saint Joseph. On ne tarda pas à remarquer que, chaque année, cette piété envers le saint patriarche recevait sa récompense d'une manière sensible et évidente par quelque grande faveur temporelle ou spirituelle.

Qu'il nous soit permis de citer deux de ces faits dont nous pouvons garantir l'authenticité.

Un jeune homme de vingt ans était soigné dans une des salles de l'établissement pour une très grave blessure ; il avait reçu dans un pied toute la charge d'un coup de fusil. Malgré les soins les plus attentifs de deux médecins éclairés et le dévouement des sœurs, la gangrène s'était déclarée ; une amputation devenait inévitable ; les médecins prévinrent un jour le blessé qu'ils la feraient le lendemain matin.

A l'heure dite, les préparatifs se font ; les trousses se vident, les terribles instruments de chirurgie sont étalés et mis en ordre. Les docteurs approchent ; ils découvrent la plaie. O surprise ? Les chairs, retirées depuis plusieurs jours, étaient remontées ; la plaie n'offrait plus aucun vestige de corruption, le sang était vif ! Les médecins n'en croient pas leurs yeux, ils veulent y regarder de près ; ils tournent le pied en tous sens, et après l'avoir bien examiné, ils déclarent qu'il n'y a pas lieu de procéder à l'opération, affirmant d'ailleurs qu'ils n'avaient jamais vu un changement aussi subit et que cette amélioration rapide dans l'état du malade n'était pas selon les lois de la nature.

— Qu'avez-vous fait à votre pied depuis hier ? disent-ils au patient rassuré et joyeux.

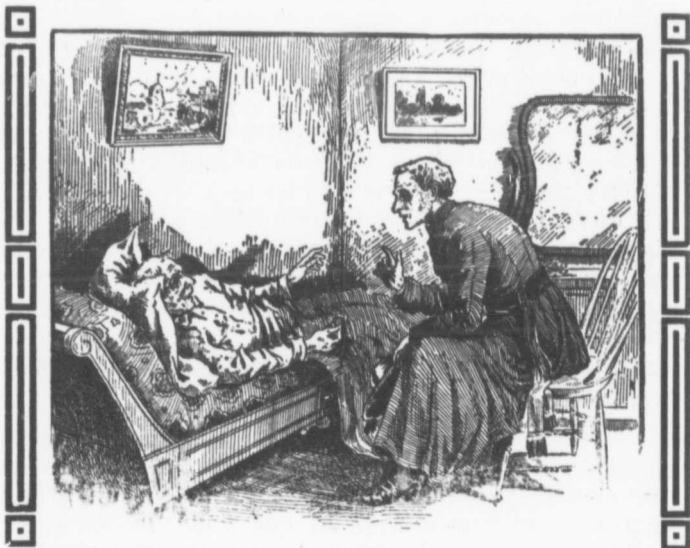
— Je n'ai rien fait à mon pied et personne n'y a rien fait non plus ; vous l'avez trouvé avec les bandes de votre dernier pansement. Mais, j'avais hier un grand chagrin quand vous m'avez dit que vous me couperiez le pied aujourd'hui. Je me voyais estropié et dans l'impossibilité de gagner ma vie le reste de mes jours. Le soir venu, j'entends sonner la cloche de la chapelle. Je demande ce qu'on va faire. On me répond que l'on sonne le mois de saint Joseph. La confiance me revient au cœur, et je prie saint Joseph de me laisser mon pied. Vous voulez savoir ce que j'ai fait ? le voilà.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés que le pied était complètement guéri. Saint Joseph avait payé sa dette de l'année par une faveur de l'ordre temporel ; l'année suivante, il obtint une grâce spirituelle de premier ordre dans la même maison.

Un soir du mois de mars, une des religieuses prévient l'aumônier, qui rentrait assez tard de voyage, que l'on avait amené depuis quelques heures un malade en danger grave.

C'était un homme usé par tous les genres de débauche.

Il repoussa l'idée des secours religieux avec toute la brutalité que pouvait lui permettre son état d'épuisement...



Le Cœur du prêtre se prend à espérer, quand il peut dire aux fidèles réunis pour le mois de saint Joseph :

“Mes frères, je recommande à vos prières un malade à toute extrémité qui refuse absolument les secours de la religion. Mettons saint Joseph de notre côté, et sauvons ce malheureux.”

Cependant, la vie du moribond se prolongeait par miracle. Que ne fait pas la clémence divine pour arracher des âmes à Satan ! Les visites au malade et les supplications à saint Joseph se multiplièrent sans résultat pendant cinq grands jours.

— Le dimanche, l'aumônier est obligé de s'absenter. Il revient le plus promptement possible. A son retour, la sœur, joyeuse et empressée, lui crie :

— Il est confessé et administré.

C'était à n'en pas croire ses oreilles.

-- Qu'est-il arrivé ? Qui l'a confessé et administré ?

— Lui-même, recouvrant la parole, reprend la sœur a dit : "Où est le prêtre ? Je veux me confesser." On a couru à l'église paroissiale pendant la grand'messe ; M. le vicaire est venu.

L'a-t-il fait communier ?

— Non, le malade n'en avait pas la force.

L'aumônier se rend au lit du mourant. Quel changement ! Ce visage, jusque-là sombre et durcit, respirait la douceur des enfants de Dieu ; ces yeux, où se reflétait la haine du bien et qui affectaient de se détourner du prêtre, le fixaient avec affection et confiance en reconnaissant en lui un sauveur et un père.

Un instant après, le moribond recevait le corps de Notre-Seigneur et le prêtre n'avait pas rentré le Saint Sacrement dans le tabernacle que tout était consommé ; un juste de plus quittait la terre.

Pendant six jours de crainte et d'angoisses, des prières ferventes étaient montées vers le trône de saint Joseph. Personne ne s'y trompa ; tous ceux qui l'avaient prié se plaisaient à dire en apprenant l'heureuse nouvelle : "C'est la grâce accordée, cette année, à notre mois de saint Joseph."

Avantages spirituels offerts à nos Abonnés.

1. Ils ont part à une messe célébrée chaque semaine, soit 52 Messes par an, à leurs intentions, pour les vivants et pour les défunts. Ils participent, en outre, à toutes les prières et bonnes œuvres de la Communauté du T. S. Sacrement.

2. Ils ont part, après leur mort, à un Service solennel, célébré chaque année, à perpétuité, dans le cours de novembre.

3. Nos abonnés ont le mérite de soutenir l'Œuvre de l'Exposition perpétuelle du Très Saint Sacrement dans notre Sanctuaire

PAROLES D'OR

A relire souvent

Jésus nous a réservé, non pas une Hostie, mais cent, mais mille, mais pour tous les jours de notre vie. Nos Hosties sont préparées, n'en perdons pas une seule.... Croyez et recevez cette nourriture: un jour l'Eucharistie vous fera plus produire pour la gloire de Dieu que toute une vie sans elle.... Vous voulez marcher sans la communion? Mais ne dites plus le Pater, puisque vous demandez dans cette prière, votre pain de chaque jour, dont vous voulez vous passer.... Mais cette communion négligée, il vous en sera demandé compte, comme du talent enfoui par le mauvais serviteur de l'Evangile.... Vivez pour communier, et communiquez pour vivre saintement.
(Vénérable Père Eymard).

Le Tabernacle est le garde-manger du chrétien, le garde-manger s'ouvre tous les jours... Mettez toutes les bonnes œuvres du monde contre une communion bien faite, ce sera comme un grain de poussière devant une montagne.
(B. Curé d'Ars).

J'ai un si grand désir de la sainte communion que quand il me faudrait marcher par un chemin de flammes, les pieds nus, il me semble que cette peine ne m'aurait rien coûté en comparaison de la privation de ce bien.
(Bse Marguerite-Marie).

Plutôt sacrifier tous les biens de la terre qu'une seule communion.
(Sté Madeleine de Pazzi).

Le démon a remporté une grande victoire sur un homme quand il est parvenu à lui faire retarder une communion, à plus forte raison s'il peut la lui faire manquer.
(Mgr de Ségur).

On ne peut calculer l'effet d'une communion de moins dans la vie d'un enfant.
(Lacordaire).

Si vous ne prenez pas comme résolution de communier souvent, tous les jours, le démon se moque de vous. Plus vous communiquez, plus vous êtes catholiques.
(Prédicateur de Retraite).

- SOMMAIRE -

Les saintes Femmes à l'aube de la Résurrection. — La branche de laurier ou les Pâques d'un mécréant. — Congrès de Malte. — Le R. P. Louis Estévenon. — Une communicante héroïque: — Actions de grâces au Vén. P. Eymard. — Sujet d'adoration: La Passion et l'Eucharistie. — La communion fréquente. — Le Samedi-Saint: pieuses coutumes en divers pays. — Deux miracles de Saint-Joseph. — Paroles d'or.

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.

